

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

Que la tristesse est plus fâcheuse que le démon même.

1. Nous avons suffisamment montré dans les précédentes considérations sur la providence du Seigneur, que, s'il vous éprouve de cette manière, c'est à cause de l'amour particulier, et non de l'aversion et de la haine qu'il vous porte. Comme vous nous avez parlé d'une autre chose qui vous tourmentait affreusement, à savoir, de la pensée que le démon vous inspirait bien souvent de vous jeter dans les flots ou du haut d'un précipice, de mettre en un mot un terme à la vie présente par un moyen de cette nature, je veux sur ce sujet vous exposer un petit nombre de réflexions. Ce dessein ne vous est pas inspiré par le démon seulement, il l'est aussi par votre tristesse; peut-être encore plus par votre tristesse que par le démon, peut-être par votre tristesse seule. En effet, bien des personnes, sans être tourmentées par le démon, conçoivent de pareils desseins dès lors qu'elles sont tombées dans l'affliction. Chassez donc, rejetez loin de votre âme ce sentiment, et le démon n'aura plus sur vous de pouvoir; et, au lieu de vous inspirer de telles résolutions, il ne vous en suggérera même pas la pensée. De même que les voleurs de profession parviennent facilement, quand la nuit est venue et qu'ils ont éteint toute lumière, à s'emparer des biens d'autrui et en égorgent les possesseurs, de même l'esprit du mal répand sur notre âme la tristesse en guise de ténèbres et d'obscurité, afin de la dépouiller de toute pensée saine, de l'attaquer privée de tout secours et de tout appui, et de l'accabler sous ses coups. Mais si nous faisons luire sur ces ténèbres l'espérance en Dieu, si, cherchant un refuge auprès du soleil de justice, nous nous empressons d'en recueillir les rayons dans nos cœurs, le désordre de nos pensées retombera sur notre ennemi lui-même.

Que l'on vienne à surprendre les auteurs des attentats dont nous parlions, qu'il paraisse une lumière, et soudain on les voit trembler de frayeur, d'angoisse et de trouble.

Et comment, demandera-t-on, être délivré de ce tourment sans être d'abord délivré du démon qui le cause ? – Ce n'est pas le démon qui est la cause de notre tristesse, c'est la tristesse plutôt qui rend le démon redoutable pour nous et qui nous suggère ces déplorables pensées. Le bienheureux Paul lui-même nous l'atteste, car il ne redoutait point le démon, mais l'excès de la tristesse, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens de pardonner à leur frère prévaricateur, «afin, dit-il, que ce malheureux ne soit pas submergé dans une trop grande tristesse.» (II Cor 2,7) Supposons, si vous le voulez, que le démon persiste à nous torturer, la tristesse une fois bannie de notre âme, en quoi pourrions-nous en souffrir ? Quel dommage, grand ou petit, peut-il nous causer par lui-même ? La tristesse, au contraire, produit, même en l'absence du démon, les plus pernicioeux résultats. La plupart des hommes qui se sont suspendus à un lacet, qui se sont percés d'un glaive, qui se sont précipités dans les flots, ou qui ont mis fin violemment à leur vie d'une manière quelconque, ont été, vous le remarquerez, conduits là par un sentiment de tristesse. Que si quelques-uns d'entre eux étaient tourmentés du démon, il faut attribuer leur mort, non point à l'esprit du mal, mais à l'excès de leur tristesse et à la tyrannie de cette passion.

Et le moyen de ne pas s'abandonner à ce sentiment, demanderez-vous ? Vous y réussirez en dédaignant sur ce sujet les idées du vulgaire, et en portant plus haut vos regards. Maintenant, comme un pareil état de choses paraît extrêmement grave au vulgaire, vous portez avec lui le même jugement. Veuillez examiner la question en elle-même en dehors de tout parti pris et de tout vain préjugé, vous trouverez que vous n'avez aucun sujet de tristesse, vérité que nous nous avons déjà plus d'une fois démontrée. Sans doute qu'à la vue de la joie de vos compagnons d'âge, de la franche gaieté qui caractérise leurs rapports avec vos frères, le chagrin et l'abattement s'emparent de votre âme. Eh bien, je dirai à ce propos que s'ils étaient les seuls à observer la chasteté, la tempérance et les autres règles de la sagesse chrétienne, tandis que vous passeriez tout votre temps parmi les dés, les festins et les courtisanes, votre chagrin aurait un fondement; mais si vous suivez le même chemin, pourquoi vous désoler ?

Si je devais m'adresser à l'un de ces individus qui s'enflent facilement, je ne tiendrais point le langage que je me propose de vous tenir. Comme j'ai la ferme confiance que vous ne vous éloignerez jamais de l'humilité, de quelques louanges et de quelques éloges que vous soyez l'objet, et que vous n'en resterez pas moins toujours au dernier rang, je m'exprimerai sans cacher quoi que ce soit. Tels sont, à ce que j'apprends, vos progrès dans la piété, que vous êtes le digne émule, non plus de ces jeunes gens, mais des hommes les plus vertueux et les plus admirables. On rapporte que vous les égalez en toutes choses : ils ne vous surpassent pas en tempérance; comment le feraient-ils, puisque vous n'usez que de pain et d'eau, et que

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

vous prenez de la nourriture seulement un jour entre autres ? Ils ne vous surpassent point par leurs veilles car aussi bien qu'eux vous avez passé bien des nuits consécutives sans sommeil. Quant à la bonne distribution du jour, l'on dit que vous l'emportez déjà sur un grand nombre d'entre eux. J'entends les personnes qui viennent de là-bas raconter que votre temps est consacré entièrement à la prière et aux larmes. Semblable à ceux qui s'exercent à la pratique du silence ou qui, s'enfermant seuls dans une petite cellule, ne répondent à aucune question, vous gardez, dit-on, un silence absolu au milieu de la foule qui vous entoure. De la douleur de votre cœur, de la souffrance et de l'austérité que respirent vos traits, on n'en parle jamais sans frémir, et bien des gens ici, pendant qu'on racontait votre genre de vie, n'ont pu contenir leur émotion. Il ne regarde aucun de ceux qui entrent, nous disaient quelques personnes, et il n'interrompt jamais le cours de ses laborieux exercices. Nous avons craint souvent qu'il ne perdît la vue, à force de verser des pleurs, et que ses veilles successives, l'ardeur insatiable qui le portait sans cesse à la lecture, n'attaquassent son cerveau.

2. Donc ce qui vous trouble et vous afflige, c'est l'intervalle que vous avez mis entre vos compagnons d'âge et vous; c'est qu'avec un adversaire impudent et redoutable comme le vôtre, vous avez dépassé de beaucoup ceux qui fournissent avec vous la même carrière ? N'avais-je pas raison de dire que votre tristesse était la conséquence d'un préjugé, et que, tout bien examiné, nous avons plusieurs raisons de bannir toute inquiétude ? Quel avantage, je vous le demande, y a-t-il à n'être pas tourmenté du démon, si l'on vit avec négligence ? Quel mal y a-t-il à souffrir cette épreuve, dès lors que l'on mène une vie régulière et irréprochable ?

Peut-être sentez-vous la rougeur et la confusion vous monter au visage lorsqu'il vous renverse en présence de certaines personnes ? C'est encore l'effet de la même cause, de ce que vous prenez pour base de votre jugement non la raison, mais l'opinion de la multitude. Une chute ne consiste pas à éprouver les accidents dont vous parlez; on ne tombe qu'en se livrant au péché : voilà les chutes sur lesquelles il faut se confondre et gémir. Or tandis que nous rougissons de choses qui ne le méritent pas, nous commettons des actions vraiment honteuses, vraiment dignes d'un suprême mépris et de châtiments suprêmes, comme si nous ne commettions aucun mal. Notre âme fait tous les jours, entraînée par la violence des péchés, de nouvelles chutes, et nul ne s'en afflige. Le corps ressent-il une souffrance quelconque, elle nous semble terrible et intolérable. La possession diabolique ne consiste-t-elle pas plutôt dans cette disposition de l'âme, dans ce penchant à juger si peu sainement des choses ? Si votre état avait eu pour cause l'intempérance, vous devriez vous abandonner à la tristesse et à la honte, parce que ce serait la faute de votre volonté. Puisque, au contraire, il est l'effet de la violence, c'est à l'auteur de cette violence et non à celui qui la subit et qui en est tourmenté, qu'il convient d'en rougir. Dans une rixe survenue sur la place publique, l'un des adversaires renverse-t-il violemment l'autre contre terre, nous élevons tous la voix en faveur, non du plus fort, mais du plus faible.

La confusion est un sentiment excellent, mais seulement lorsque nous commettons une de ces actions qui nous attirera un châtiment de la part du souverain juge. Tant que la conscience ne nous reproche rien de pareil, pourquoi nous abandonner à la confusion ? Qu'un individu vous frappe par surprise, sans motif et sans avoir rien à vous reprocher, qu'il vous jette à la renverse, si vous supportez ces traitements, et si vous vous retirez sans proférer de murmures, serait-ce un acte dont il vous fallût rougir, ou bien plutôt une preuve de sagesse digne des plus vives louanges ? Mais si, quand les hommes nous outragent, il y a du mérite à le supporter, lorsque le plus pervers de tous les êtres nous traitera de la sorte, faudra-t-il, après avoir résisté courageusement à ses fureurs, en rougir comme d'un acte digne de reproche ? Pourrait-on imaginer quelque chose de moins raisonnable que cette opposition ? Oui, si une fois sorti de la condition où vous êtes, vous étiez entraîné à faire ou à dire quelque chose d'inconvenant, je ne vous empêcherais certes pas d'en être confus et affligé. Si, au contraire, vous acceptez ce qui survient avec action de grâces, et si vous vous mettez à prier dès que vous le pouvez, où est donc ce qui pourrait vous causer de la confusion ?

Estimerez-vous affligeants les reproches que l'on vous adresse d'ailleurs ? Mais quoi de plus méprisable que ces hommes incapables même de distinguer ce qui mérite des reproches de ce qui n'en mérite pas ? Les vrais maniaques et les vrais possédés sont ces hommes qui n'ont jamais su voir la nature telle qu'elle est, qui blâment ce qu'il faudrait louer, et qui mettent au rang des choses louables celles qu'il faudrait blâmer. Il n'est point d'injures que les frénétiques ne prononcent contre les assistants; seulement ces derniers n'y attachent aucune importance. Et vous aussi, quand vous entendrez les propos de ces insensés, ne voyez en cela ni injure, ni outrage, et n'allez pas attirer sur vous un juste blâme, en provoquant l'indignation

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

du Seigneur. Or si vous voyiez dans les choses que Dieu permet pour notre instruction et pour notre utilité une source d'opprobres, c'est là qu'aboutirait une conduite aussi peu raisonnable.

3. Désirez-vous savoir quelles sont les personnes qui méritent confusion et opprobre ? Je vous en citerai quelques-unes parmi le grand nombre qui se présente à mes regards. Considérez les hommes qui ne s'occupent que de la beauté des femmes, ceux qui poursuivent la fortune avec fureur, ceux qui sont épris de la gloire et de la puissance, et qui pour les obtenir ne reculent devant aucune peine, devant aucun sacrifice; ceux que ronge la jalousie, ceux qui tendent des pièges à des gens dont ils n'ont reçu aucun mal, ceux qu'une humeur farouche ne cesse de posséder, ceux que les vanités de ce siècle entretiennent dans une sorte de frénésie : voilà les hommes dont les actes sont vraiment insensés, vraiment dignes de châtement, vraiment dignes de confusion, d'opprobre et de dédain. Si un individu, quoique tourmenté par le démon, se conduit néanmoins avec une admirable sagesse, loin de mériter des opprobres, il mérite plutôt l'admiration et les applaudissements de tous ses semblables, puisque les liens multipliés dont il est chargé ne l'empêchent pas de fournir une course aussi laborieuse, et de gravir les pentes rudes et escarpées de la vertu. Du reste, je ne sais pas en vérité comment peu s'en est fallu que je n'oublie un avantage que vous avez sur tous vos frères. Cet avantage, le voici : les fautes que vous pourriez commettre, il vous est facile de les expier, grâce à la tribulation présente. C'est là un point qui a été abondamment éclairci lorsque j'ai eu à parler de Lazare, puis du Corinthien qui était tombé dans l'impureté.

Mais vous craignez pour votre père, ajoutez-vous. Quand même je parviendrais à supporter mes propres maux avec douceur et résignation, comment supporterais-je ses emportements et ses fureurs, s'il vient à s'apercevoir de cet état de choses ? Jusqu'ici, heureusement, il ne s'en est point avisé. – C'est le comble de la pusillanimité de chercher dans un avenir qui se réalisera ou ne se réalisera pas, des sujets de douleur et de tristesse. Et où est la preuve qu'il s'en avisera ? Eh bien, cette preuve, supposons qu'elle existe; admettons, je le veux bien, qu'il soit instruit de votre état et qu'il se livre aux plus terribles emportements. Je vous félicite sans doute de la part que vous prenez à ses maux; cependant, je ne voudrais pas que vous le fissiez à votre détriment. Les fidèles dont la pensée recherche les biens d'en haut, et non les biens de cette terre, doivent réprimer en eux-mêmes la tristesse aussi bien que la colère, la concupiscence et toutes les autres passions. Les effets de ce sentiment en nos âmes sont d'ailleurs beaucoup plus pernicious, et il nous faut opposer une résistance énergique, si nous ne voulons pas subir une ruine inévitable. Si vous étiez la cause réelle des chagrins de votre père, vous auriez raison de ressentir de la frayeur et de la crainte à la perspective des maux que vous lui feriez : comme il se jette bien volontairement lui-même dans cet abîme de misères, vous n'avez à vous en préoccuper que dans la mesure d'une filiale sympathie.

Après tout, nous ne savons pas comment il accueillera cette nouvelle. Plus d'une fois, les appréhensions que l'on a ne sont pas justifiées par l'événement. Or l'une des deux opinions qui se présentent est assez étrange et assez peu fondée, tandis que l'autre est vraisemblable et basée sur ce qui a lieu ordinairement. Comment cela ? C'est qu'il tient beaucoup à ses enfants illégitimes, et l'amour qu'il leur porte pourrait bien tempérer en pareil cas sa douleur. N'allez donc pas vous torturer par de vaines présomptions à gémir sur votre père, il faut déplorer ses folles dépenses, les festins qu'il donne, son faste, son despotisme, et l'immoralité de sa conduite actuelle. Regardez-vous comme un mal sans conséquence le commerce impur qu'il entretient à la face de votre mère avec une concubine, et les fruits qui naissent de cette union criminelle ?

C'est sur cela qu'il faut gémir, qu'il faut pleurer : voilà des maux réels et portés à leur comble. En ce qui vous regarde, peut-être les maux que vous redoutez se réaliseront-ils, peut-être ne se réaliseront-ils pas; quoi qu'il en soit, ce serait une folie de se tourmenter actuellement pour des choses aussi peu certaines. Accordons que votre père conçoive à ce propos une fureur sans bornes; mais cette fureur ne tardera pas à se dissiper, et elle sera évanouie avant d'avoir exercé tous ses ravages. Un homme qui mène une vie aussi dissolue, qu'une foule d'affaires préoccupe, qui s'entoure de parasites et de flatteurs, qui brûle d'une ardente passion pour une jeune fille de laquelle sont nés plusieurs enfants qu'il traite sur le même pied que vous; cet homme serait-il instruit de vos épreuves, il n'en résultera qu'une douleur sans importance et de courte durée. Je le conclus, non seulement des réflexions présentes, mais de ce qui s'est déjà passé. Vous savez assurément, vous savez trop bien qu'après vous avoir si tendrement aimé précédemment, après avoir regardé votre tête comme son unique trésor, dès que vous avez eu embrassé la vie monastique, sa tendresse s'est éteinte soudain, il a jugé votre dessein un dessein honteux, indigne de l'illustration de vos ancêtres; il a ajouté que vous ternissiez sa gloire, et si la voix de la nature ne l'eût retenu,

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

peut-être qu'il vous eût renié pour son fils. En conséquence, à moins que mes paroles ne soient complètement dépourvues de sens, je pense qu'il verra dans ce qui se passe une punition du peu de cas attaché par vous à ses conseils lorsqu'il cherchait, à force d'instances, à vous dissuader d'embrasser cette laborieuse carrière.

4. Voilà ce que j'avais à vous dire de votre père, de la crainte et de la sollicitude qu'il vous inspire; il n'en faudra pas davantage, si je ne me trompe, pour calmer toutes vos frayeurs à ce sujet. Ce qui met le comble à votre malheur, observiez-vous ensuite, c'est que vous ne sauriez concevoir aucune confiance pour l'avenir, ni savoir si vous serez un jour délivré de cette épreuve, ou si la volonté de celui qui vous a présenté le combat exigera que vous luttiez jusqu'au dernier soupir. Quoiqu'il me soit impossible de vous répondre à cet égard avec certitude, et que l'avenir me soit entièrement inconnu, je sais pourtant une chose et je désirerais que vous en fussiez également persuadé; c'est que, quoi qu'il arrive, ce sera toujours dans notre intérêt véritable. Pénétrez-vous de ces sentiments, et bientôt il ne sera plus question de ce qui, selon vous, porte votre malheur à son comble.

Songez en outre que la vie future sera le temps des couronnes et des récompenses, et que la vie présente est celui du combat et des sueurs. Pour nous persuader cette vérité, le bienheureux Paul parlait de la sorte: « Je cours, mais non sans but; Je combats, mais ce n'est point l'air qu'atteignent mes coups; je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de crainte qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne moi-même réprouvé.» (I Cor 9,26-21) Le terme du combat arrivé, il laissa échapper cette consolante parole : «J'ai vaillamment combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi; il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée;» (II Tim 4,7) langage qui montre bien que la vie doit être une lutte et une fatigue incessantes si nous voulons goûter les biens infinis et le repos de l'éternité. Mais de s'imaginer dans sa négligence que l'on jouira à la fois des plaisirs d'ici-bas et de la récompense préparée aux vaillants soldats de la vertu, c'est être le jouet de l'illusion et se tromper soi-même. De même que l'athlète qui, le moment du combat venu, rechercherait le repos, se couvrirait d'une honte et d'une ignominie ineffaçables, au lieu qu'en bravant avec courage toutes les épreuves de l'arène, il se couvrirait de gloire, remporterait la couronne et entendrait ses louanges sortir de la bouche des spectateurs, soit durant les jeux, soit après; ainsi en sera-t-il des hommes. Celui qui passe dans le repos le temps consacré aux fatigues, quand plus tard il pourrait goûter les charmes d'un repos sans fin, se lamentera, grincera des dents et sera plongé dans des maux affreux. Celui au contraire qui supporte généreusement les tribulations de la vie, se couronnera de gloire, en ce monde-ci comme dans l'autre, et d'une gloire véritable, immortelle. Si, dans les choses humaines, quiconque ne profite pas du temps convenable, ne recueille aucun des avantages qui lui sont offerts, et attire sur lui des calamités sans nombre; à plus forte raison, dans l'ordre des choses spirituelles, le même sort sera-t-il le partage de celui qui agit sans discernement. Le Christ a dit : «Vous aurez beaucoup à souffrir dans le monde.» (Jn 16,33) Le bienheureux Paul a dit : «Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés;» désignant par ces dernières paroles et les persécutions des hommes et les embûches des démons. Job avait dit : «La vie de l'homme sur la terre est une épreuve continuelle.» (Job 6,1) Pourquoi donc les tribulations que vous souffrez en ce temps de l'épreuve vous donneraient-elles de l'anxiété ? Il faudrait nous affliger si, de ce temps que le Christ a réservé aux tribulations, nous faisons un temps de repos et de délices; si, du temps où l'on ordonne de travailler et de combattre, nous faisons un temps de relâchement; si nous marchions dans la voie large quand le Sauveur nous ordonne de suivre la voie étroite. Dans ce cas, il ne nous resterait plus qu'à subir les châtiments de l'éternité.

Quel langage tiendrez-vous donc, me direz-vous, à ceux qui cheminent à l'aise sur la terre et qui jouiront du repos du ciel ? – Ces hommes, quels sont-ils ? Pour moi, je n'ajoute foi qu'à la parole du Christ. «Elle est étroite et resserrée, dit-il, la voie qui conduit à la vie.» (Mt 7,14) Or, qu'il ne soit pas possible de cheminer à l'aise dans une voie étroite, c'est un point qui ne souffre pas de difficulté. Dans les luttes profanes, nul ne remporte sans peine la couronne, quoiqu'il ait pour adversaires des hommes de même nature que lui : comment donc nous, qui avons à combattre les puissances du mal, viendrions-nous à bout de leurs fureurs sans beaucoup d'efforts et sans beaucoup de fatigues ?

5. Mais pourquoi poursuivre ces réflexions raisonnées, lorsqu'il nous est facile de nous autoriser de l'exemple de ces bienheureux et vaillants athlètes qui ont vécu dès l'origine du monde ! Considérez tous les personnages de ce temps qui ont laissé un nom et vous verrez que tous ont mis leur confiance en Dieu au milieu de leurs épreuves. Si vous le voulez bien, arrêtons-nous devant l'enfant du premier homme, devant l'agneau du Christ, devant cet Abel qui, sans avoir commis aucune injustice, subit le sort des plus grands criminels. Pour nous, les

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

tentations sont une expiation de nos péchés; mais quant à ce juste, il n'eut il souffrir que pour un seul motif, parce qu'il était juste. Tant qu'il ne fit rien d'éclatant, il fut traité en frère par son frère; mais dès que son sacrifice l'eut distingué, la haine aveugla Caïn et il n'entendit plus la voix de la nature. Et qui vous a dit que maintenant le démon ne s'est pas déchaîné contre vous par la même raison, et que l'éclat de votre vie ne l'a point déterminé au combat qu'il vous livre ? Encore que mes paroles vous fassent sourire, je louerai votre humilité, sans renoncer pourtant à la langage. Si Abel se rendit infiniment agréable au Seigneur en lui offrant de grasses victimes, celui qui, au lieu d'offrir des victimes étrangères, s'offre lui-même en sacrifice, provoque beaucoup plus sans doute le courroux de l'ennemi. Dieu, il est vrai, lui a permis de vous attaquer; il n'empêcha pas non plus Caïn de commettre son fratricide : il laissa le juste tomber sous les coups de l'homme sanguinaire, et il ne l'arracha pas à ce sort, quoique Abel fût immolé pour lui-même et pour sa propre gloire. C'est qu'il ne voulait pas amoindrir ses couronnes, et voilà pourquoi il souffrit que le juste fournit jusqu'au bout sa carrière. – Et quel supplice voyez-vous dans la mort, repartez-vous ? Ah ce supplice que ne l'ai-je déjà subi maintenant ! – Vous dites cela aujourd'hui, mon bien cher ami; autrefois pourtant, la mort passait pour la chose la plus terrible, et aucun autre châtement ne paraissait aussi redoutable. Ainsi dans la loi de Moïse, les criminels dont les audacieux attentats étaient indignes de pardon, ne subissaient pas d'autre supplice. Les législateurs profanes eux-mêmes n'en décernent pas d'autres contre les misérables qui auraient commis les plus honteux forfaits. Or c'est ce supplice réservé aux plus grands prévaricateurs que souffre ce juste ou plutôt, il en souffre un plus cruel encore, puisqu'il est frappé de la main de son frère.

Et de Noé, que dirons-nous ? C'était égaïement un homme juste et parfait; seul il se rendait agréable à Dieu, quand tous les autres hommes étaient perdus de vices et ne cessaient d'offenser leur Créateur. Pourtant il eut à subir de bien rudes et de bien nombreuses épreuves. Il ne mourut pas prématurément, comme Abel; il ne partagea point ce sort qui vous effraie si peu; il porta le poids d'une longue vie et de longues années, courbé sous ce faix comme ces malheureux qui gémissent sous les fardeaux accablants. Je vais vous prouver sur-le-champ cette proposition, et je commence par ceci : pendant une année entière, il eut pour séjour une prison, et une prison étrange et redoutable. Et pour ne rien dire de la multitude des serpents et des bêtes sauvages avec lesquels il dut vivre si longtemps, dans des conditions aussi pénibles, que se passait-il en lui, je vous le demande, lorsqu'il entendait le fracas du tonnerre et les eaux avec le bruit des torrents ? L'abîme inférieur avait brisé ses digues; l'abîme supérieur se précipitait sur la terre, tandis que Noé était seul dans l'arche avec ses enfants. Quoiqu'il eût une pleine confiance dans l'issue de l'événement, cependant l'horreur du spectacle auquel il assistait le pénétrait d'une frayeur mortelle. Nous, qui habitons des villes et des maisons profondément enracinées dans la terre, voyons-nous la pluie tomber avec plus de violence qu'à l'ordinaire, aussitôt nous devenons tremblants et abattus : que n'a donc pas dû souffrir ce juste lorsque, seul dans son arche, il avait devant les yeux l'affreux abîme et les diverses espèces vivantes luttant contre la mort ? Pour frapper l'esprit de stupeur, c'est bien assez d'une ville ou d'une maison détruite et engloutie par les flots; mais quand ce sort devient celui de la terre entière, impossible d'exprimer les sentiments qui agitaient Noé pendant qu'il voguait sur ce gouffre.

Il passa toute une année dans cette situation. Le déluge fini, sa frayeur cessa, il est vrai, mais pour faire place à une profonde tristesse; au sortir de l'arche, un spectacle tout aussi affligeant s'offrit à ses regards : il vit une affreuse solitude, les ravages de la mort, des cadavres souillés de fange et de limon, les hommes, les bêtes de somme, et d'autres animaux encore plus hideux couchés ensemble dans ce misérable sépulcre. Si les hommes qui avaient subi ce châtement étaient de grands pécheurs, Noé de son côté était homme, et il ne pouvait pas en cette qualité, ne pas compatir à ses semblables.

Ezéchiël, qui était juste et qui connaissait l'extrême perversité des Israélites, lorsqu'il les vit livrés à la ruine et au carnage ne laissa pas que de ressentir ce malheur et d'en verser des larmes. Néanmoins Dieu, par prévoyance, lui avait découvert l'étendue de leur impiété, il la lui avait mise, pour ainsi parler, sous les yeux, afin qu'il supportât avec fermeté le spectacle de leurs calamités et de leur châtement. Malgré une prévoyance pleine de tant de délicatesse, le prophète fut saisi d'une grande douleur; et, prosterné contre terre, il s'écriait : « Hélas, hélas, Seigneur ! perdrez-vous les restes d'Israël ? » (Ez 9,8) Cela lui arriva non pas une seule fois, mais encore une seconde, lorsqu'il vit la fin déplorable de Jéchonias. Ainsi, quoique Noé connût les crimes sans nombre de ses contemporains, il n'était pas plus fort qu'Ezéchiël, ni que Moïse. Car Moïse éprouva également maintes fois la douleur qu'éprouvait le prophète, et à la vue des Hébreux prévaricateurs et du châtement qu'ils s'attiraient de la sorte, il était déchiré

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

de douleur, et il souffrait plus que ces malheureux eux-mêmes. La catastrophe à laquelle Noé avait assisté était plus affligeante encore, puisque tous les hommes souffrirent le même trépas, et un trépas de quel genre ?

A ces maux qui le pressaient de toutes parts, à la solitude qui l'entourait, à la douleur que lui causait le sort de ses semblables, à la multitude des victimes, au genre de mort qui les avait frappées, à la désolation qui planait sur toute la terre, à la tristesse qui l'envahissait tout entier et le déchirait cruellement, vint se joindre l'outrage de son fils, chose accablante, et aussi propre à remplir de confusion qu'à navrer de douleur. Autant les outrages que l'on reçoit de ses amis, surpassent en amertume les outrages que l'on reçoit de ses ennemis, autant l'outrage dont un enfant est l'auteur envers son père surpasse en amertume l'outrage d'un ami. C'est pourquoi, à la vue d'un fils qu'il a engendré, qu'il a élevé, qu'il a formé, au sujet duquel il aura souffert bien des ennuis, bien des fatigues et bien des sollicitudes, et qui néanmoins le traitera plus indignement que les autres, un père ne résistera pas à la peine qui remplira son âme. L'outrage qui par lui-même est intolérable à tout cœur généreux, lorsqu'il vient du côté des enfants, est capable, tant il est affreux, de nous mettre hors de nous-mêmes. Pour vous, ne vous bornez pas à considérer cet attentat; apprenez encore par là comment ce fils dénaturé devait se conduire auparavant envers son père. Un malheureux qui est encore sous l'impression effrayante des événements précédents, qui sort à peine de sa captivité, qui avait devant lui le spectacle des désastres de cette terre, et qui loin d'en devenir meilleur, outrage celui qu'il aurait dû entourer du plus grand respect, sans que le trépas de ses semblables, l'aspect désolant du globe, la colère de Dieu, et aucun des événements de cette époque aient changé ces mauvais sentiments, quelle conduite devait-il tenir avant le déluge, quand des exemples sans nombre l'invitaient à faire le mal ? Oh ! oui, alors, le juste Noé se voyait entouré, soit eu égard à son fils, soit eu égard aux autres hommes, de flots plus amers que ne le furent peu après les flots du déluge. Pendant le déluge, il voguait simplement sur les eaux d'un abîme immense; tandis qu'avant le déluge, il était au sein d'un abîme d'iniquité, au milieu d'hommes pervers dont les pièges le ballottaient plus rudement que des flots. Isolé dans la foule de ces mortels impurs et prévaricateurs, s'il n'était en butte à aucune calamité, il l'était du moins à leurs moqueries et à leurs sarcasmes. Il ne le fut peut-être pas toujours; mais il le fut certainement quand il leur parlait de l'arche et de la catastrophe qui les menaçait. Rien n'est plus propre que le sarcasme à jeter le trouble dans une âme : nous en avons pour garant celui que Dieu sanctifia dès le sein de sa mère, le prophète qui fut sur le point pour ce motif, de renoncer à poursuivre sa mission. «Je l'ai dit, s'écriait-il; je ne prophétiserai plus.» (Jer 20,9)

De plus, l'absence de quelqu'un dont les sentiments fussent conformes aux siens, dont la conduite fût conforme à la sienne, de quel dégoût, de quelle tristesse ne remplit-elle pas le saint patriarche ? Or, à cette douleur se joignaient les douleurs incompréhensibles que lui causait sa pitié pour autrui. Ce n'est pas seulement le spectacle du trépas des méchants qui afflige les justes; ils sont encore plus sensibles au spectacle de leurs crimes qu'à celui de leur mort, comme nous le montrent clairement les prophètes. L'un d'entre eux disait en soupirant amèrement : «Malheur à mon âme ! la piété a disparu de la terre, et il n'y a plus d'homme qui fasse ce qui est bien.» (Mi 7,2) Un autre interpellait Dieu en ces termes : «Pourquoi ne m'avez-vous fait voir que des peines et des afflictions ?» (Hab 1,3) Le même juste brisé de douleur à la vue du nombre des opprimés, se lamentait et disait : «Vous rendrez donc les hommes semblables aux poissons de la mer qui n'ont point de chef ?» (Ibid., 14) S'il en était ainsi quand il y avait des lois, des magistrats, des tribunaux, des prêtres, des prophètes et des châtiments, songez à l'audace que devaient atteindre au temps de Noé les attentats des hommes, alors qu'ils n'étaient retenus par aucune de ces barrières. A l'époque des prophètes, la vie était de peu de durée : elle ne dépassait guère la soixante-dixième ou la quatre-vingtième année; tandis que, à l'époque de Noé, elle dépassait six cents ans. Laissant de côté les considérations précédentes, de combien de choses n'était-il point forcé de s'occuper, l'homme qui avait à parcourir un si long chemin, et qui pendant ce chemin, désirait vivement éviter toute déviation, même la plus légère, quand de nombreux obstacles se dressaient devant lui ? Que dis-je, de nombreux obstacles ? Est-ce que d'une extrémité de la terre à l'autre, il ne fallait pas vivre sans relâche au milieu des rochers, des épines, des bêtes sauvages, de la sécheresse, de la contagion, du froid et des malfaiteurs ? Pour moi, j'estimerais plus aisé de marcher au sein des plus profondes ténèbres, dans un étroit sentier, que de suivre en des temps pareils le chemin de la vertu; tant il y avait alors de gens qui s'efforçaient d'en détourner le saint patriarche. Si tous les hommes se livrent en toute liberté aux dérèglements de leur volonté, hormis un seul qui suit une voie opposée, comment ce

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

dernier parviendra-t-il à son but, tiré en arrière et empêché comme il l'est par ses semblables ? Combien il est difficile de mener une conduite irréprochable, au milieu de la foule, nous pouvons le comprendre par l'exemple des fidèles qui de nos jours se sont retirés au désert; et cependant, grâce à Dieu, on voit appliquée en tous lieux la règle d'une vie selon la vertu; et cependant la concorde et la charité mutuelle ont fait de grands progrès parmi les hommes. Rien de pareil n'existait du temps de Noé; au contraire, ses contemporains étaient animés à cet égard de sentiments indignes des bêtes féroces elles-mêmes.

Quoi de plus cruel qu'une vie de ce genre; quoi de plus pénible qu'une telle existence ? Je m'étais engagé à montrer que la condition du saint patriarche était comparable à celle de ces gens qui portent sans cesse d'accablants fardeaux et qui n'ont jamais de relâche. Ces réflexions ont produit davantage; elles nous ont fait voir non seulement que ces deux conditions sont pareilles mais que la première était pire que la seconde.

6. On croit aussi assez généralement que la vie d'Abraham s'écoula dans un calme parfait, et à cause de cela on lui compare les hommes dont l'existence est heureuse et florissante. Eh bien, considérons des choses qui lui sont arrivées. Or il me semble qu'il l'emporte de beaucoup sur Noé et sur Abel ... mais non, je ne dirai rien jusqu'à ce qu'un examen sérieux nous ait dicté le jugement véritable. Des peines qu'il eut à souffrir en Perse, et jusqu'à sa soixante-dixième année, nul ne pourrait en avoir une exacte connaissance. Le bienheureux Moïse ne nous a pas raconté l'histoire de cette époque; la passant entièrement sous silence, il commence son récit aux événements postérieurs à cette date. Néanmoins, il est très vraisemblable qu'Abraham traversa la même épreuve qu'avait traversée Noé, puisque lui aussi était le seul qui honorât alors la piété, au milieu d'une nation complètement impie et barbare : ce n'est pas là un point incertain comme les autres; et les esprits les moins perspicaces en comprendront facilement la raison. Mais laissons encore cela de côté, et prenant Abraham au moment de son voyage en Palestine, recherchons en premier lieu la distance qui sépare la Chaldée de la Palestine, puis ce qu'étaient les routes à cette époque, le point où en étaient les relations des hommes entre eux, et quelles étaient les mœurs du temps. Parce que ce juste ne fit aucune difficulté d'obéir, n'en concluons pas aujourd'hui que l'obéissance fut facile parce que Moïse a raconté cet épisode de la vie d'Abraham de la façon la plus brève, n'en concluons pas qu'il y a un rapport de conformité parfaite entre la brièveté de l'historien et le fait lui-même : s'il est aisé de parler de choses semblables et de les raconter, il ne l'est pas autant, il est même extrêmement malaisé de les accomplir.

La longueur de la route à parcourir et l'intervalle qui sépare les deux contrées, pourraient être exactement déterminés par les voyageurs qui sont venus de ce pays jusqu'à nous, s'il y en a qui aient fait ce trajet. Pour nous, jamais nous n'avons rencontré un seul individu qui ait exécuté ce voyage. Nous étant trouvé un jour avec un voyageur qui avait poussé jusqu'à l'un des pays les plus éloignés, et lui ayant demandé quelle avait été la durée de son voyage, il nous répondit qu'il avait été de trente-cinq jours : encore n'avait-il pas vu Babylone, ajouta-t-il; et des gens qui y étaient arrivés lui avaient assuré qu'il lui en restait autant à faire. Ce que la distance de ces lieux était alors, elle l'est également aujourd'hui; mais quant aux conditions du voyage elles n'étaient point autrefois les mêmes que de nos jours. Maintenant, des relais, des villes et des maisons de campagne se présentent à chaque instant dans toute l'étendue de nos routes : on y rencontre une foule de voyageurs, ce qui ne contribue pas moins à garantir notre sécurité que ce voisinage des relais, des maisons de campagne et des villes. En outre les gouverneurs des cités choisissent dans la province des hommes d'une vigueur remarquable et aussi redoutables par leurs frondes et leurs javelots que les sagittaires le sont par leurs flèches, et les hoplites par leurs piques; ils leur donnent des chefs et leur confient pour charge unique de veiller à la garde des routes. A ces soins on a ajouté une précaution plus propre encore à nous rassurer. Dans des postes construits régulièrement de mille pas en mille pas, résident des gardes nocturnes dont la vigilance et l'attention sont pour les voyageurs une protection des plus précieuses contre les attaques des brigands. Au temps d'Abraham, rien de tout cela n'existait; il n'y avait pas cette multitude de maisons de campagne, de villes et de relais, on n'apercevait ni d'hôtellerie, ni de compagnons de route, ni quoi que ce soit de ce genre. Je ne dis rien du mauvais état des chemins, des intempéries de l'air, choses qui cependant suffisent, à défaut d'autres obstacles, pour rendre les voyages extrêmement pénibles. Je pourrais invoquer ici le témoignage des personnes qui voyagent sur des chars et qui n'oseraient jamais s'engager dans une route connue si elles n'y avaient fait placer auparavant des pierres, et si, comblant les ravins creusés par les eaux, elles ne l'avaient entièrement aplanie. A cette époque les chemins étaient plus déserts que les lieux inhabités, plus impraticables que les montagnes, plus dangereux que les gouffres et les

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

précipices. Mais je n'ai pas encore mentionné ce qu'il y avait de plus désavantageux, à savoir le point où en étaient les relations des hommes entre eux, cause de plus grandes et de plus nombreuses difficultés, que l'état même des routes, parce que les nations ou plutôt les villes étaient complètement isolées les unes des autres. Si aujourd'hui la principale partie de l'univers ne forme qu'un seul empire, en sorte que tous obéissent au même monarque et sont gouvernés par les mêmes lois, il n'en était point de même alors. Tel on voit un corps dont les membres seraient coupés et séparés les uns des autres, tel était en ces temps le genre humain : le saint patriarche ne s'éloignait d'hommes ennemis que pour en rencontrer de nouveaux; avant même de s'être dérobé aux uns, il tombait entre les mains des autres; trouvant ici le pouvoir divisé entre plusieurs chefs, là au contraire une anarchie sans limites.

Comme une vie pareille devait être pénible ! Il n'avait pas seulement à craindre et à trembler pour lui, mais encore pour son père, sa femme et son neveu. Ses esclaves, qui ne lui causaient pas peu de sollicitude quand il était en son pays, lui en causaient bien davantage, contraints qu'ils étaient de traverser une terre étrangère. S'il eût connu d'une manière précise le terme de sa course, le poids de tant de soucis lui aurait été moins insupportable. Mais comme on lui avait parlé vaguement d'une terre en général; non pas de celle-ci ou de celle-là, mais d'une terre «que je te montrerai,» avait dit le Seigneur, son esprit errait en tous sens, son âme était en proie à une indicible agitation, et, impuissant à fixer ses pensées, il subissait mille doutes, mille inquiétudes inévitables. Il n'est pas hors de la vraisemblance de le regarder comme s'étant attendu à devoir poursuivre son voyage jusqu'aux extrémités de la terre, jusqu'à l'Océan lui-même; de sorte que, s'il ne parcourut pas la terre entière, il éprouva les soucis inséparables d'un semblable voyage. Car il était prêt non seulement à se rendre en Palestine, mais à voler partout où Dieu l'appellerait, à sillonner l'univers et à se transporter jusqu'aux îles les plus reculées, si on le lui eût ordonné. Que si la forme indéterminée des paroles du Seigneur permettait aussi de concevoir une espérance contraire, ce n'en était pas moins un nouveau sujet de tourment pour le saint patriarche. Quiconque doit se soumettre à quelque lourd fardeau le trouvera infiniment plus léger s'il en connaît par avance la pesanteur et s'il peut s'y préparer, que s'il ignore à quoi s'en tenir, comptant tantôt sur le mieux, tantôt sur le pire, n'ayant jamais le droit d'embrasser une opinion de préférence à l'autre, obligé de se défier de toutes les deux également.

7. Telles furent les épreuves d'Abraham avant qu'il arrivât dans la terre promise. Lorsqu'il eut pris possession de la Palestine, et qu'il crut jouir enfin du repos, il vit dans le port même se soulever une plus terrible tempête. Or ce n'est pas un sujet ordinaire de souffrances, c'est même une des choses les plus pénibles, au moment où l'on se flatte d'avoir surmonté tous les obstacles et d'avoir atteint le but, au moment où l'on a déposé tout souci et toute inquiétude, que de voir se dérouler une nouvelle chaîne de tourments. Tant que l'on est préparé à l'adversité, on en supporte sans peine le choc; mais si elle nous attaque, après que nous avons écarté toute pensée de trouble, avec autant de violence que précédemment, nous sommes saisis d'un trouble et d'une faiblesse deux fois plus terribles, et parce que l'attaque est inattendue, et parce que nous n'avons fait rien moins que déployer l'énergie et la prudence nécessaires. Cette tempête, en quoi consiste-t-elle ? La Palestine fut ravagée par une famine si désolante qu'Abraham dut se lever sur-le-champ et partir pour l'Égypte. Arrivé en Egypte, et s'étant dérobé au fléau, il fut atteint d'un malheur plus funeste encore que la disette, il se vit exposé au plus pressant danger. Telle fut sa frayeur, qu'il lui fallut se résoudre à l'une des choses les plus douloureuses, à la pensée d'abandonner sa femme aux outrages d'autrui. Il en vint ainsi à cette extrémité de recourir à la supercherie, situation on ne peut plus misérable. Quel était, à votre avis, l'état de son âme, lorsque la nécessité lui arrachait ces conseils : «Je vois, disait-il à son épouse, que vos traits sont beaux; quand donc les Egyptiens vous verront, ils diront : voilà sa femme; et ils me tueront, et ils vous garderont. Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que à cause de vous ils en usent bien envers moi, et qu'en votre faveur ma vie soit préservée.» (Gen 12,11-13) Et ces paroles sortirent de la bouche de celui qui pour Dieu avait abandonné sa patrie, sa maison, ses amis, ses proches, et tout ce qui l'attachait à la maison paternelle; de celui qui avait, durant un long voyage, souffert tant de tribulations et tant de fatigues. Mais il ne parle point comme il suit : Dieu m'a délaissé, il s'est détourné de moi, il me refuse les secours de sa Providence. Il supporte tout avec foi et générosité, et, quoiqu'il eût grandement raison de s'indigner de l'injure qui était faite à son épouse, dans l'extrémité où il était réduit, il faisait tout pour tenir cette injure secrète. Impossible d'exprimer par des paroles le chagrin et les tortures que causent de semblables outrages : ils le comprennent ceux qui, ayant pris une femme, ont conçu dans la suite à son endroit des sentiments de jalousie. Voici ce que Salomon pensait de cette passion : «L'époux

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

dont la jalousie anime la fureur, ne pardonnera pas au jour de la vengeance; les richesses ne désarmeront par son inimitié, et les présents nombreux le trouveront inexorable.» (Pro 6,34-35) «L'amour, dit-il ailleurs, est fort comme la mort : la jalousie est inflexible comme l'enfer.» (Can 8,6) Si la jalousie est par elle-même un feu dévorant, celui que les chagrins abreuvaient au point de le contraindre à flatter l'homme qui l'outrageait, et à faciliter à cet adultère l'accomplissement de ses désirs, quand il eût dû en tirer vengeance, à quel excès de misère n'était-il pas réduit ?

A peine ensuite ces maux eurent-ils fini que d'autres se présentèrent, à la disette succéda la guerre. Je n'insiste pas sur les querelles des pasteurs et sur la séparation d'Abraham d'avec son neveu, encore que ces faits, soumis au même examen que les autres, dussent nous apparaître comme bien capables de navrer de douleur le cœur du patriarche. Ainsi, celui-là même qu'il avait sauvé et comblé de biens, celui qui aurait dû à tant de titres lui céder en toutes choses et blâmer énergiquement ses bergers, laissé libre de choisir, prend avec empressement possession de la région la plus fertile, et abandonne à son oncle la région déserte. Comment rester insensible, je ne dis pas à l'indélicatesse de ce choix, mais à l'injure dont le bienfaiteur est l'objet, au dédain avec lequel on lui laisse le lot le moins avantageux, chose bien plus pénible que tous les dommages imaginables ? Mais, encore une fois, je n'insiste pas sur ces faits; c'est du saint patriarche et non d'un homme quelconque que nous nous occupons en ce moment.

8. Après la famine se présente donc la guerre : Abraham est obligé de marcher contre les Perses, non pas au commencement des hostilités, quand les deux armées étaient encore intactes, mais après une défaite complète, après une victoire remportée par les ennemis, quand leurs adversaires ne pouvaient plus soutenir leur choc, quand les uns avaient été taillés en pièces, que les autres se cachaient, et que d'autres étaient déjà réduits en servitude. Pourtant aucun de ces motifs ne le décida à rester chez lui : vivement affligé de ce qui s'était passé, il part, disposé à partager l'infortune de ses alliés, et se vouant lui-même à une mort certaine; car vouloir, avec trois cents et quelques esclaves, offrir la bataille à une armée aussi nombreuse, n'indiquait pas autre chose, et c'était accepter d'avance la captivité, les supplices et le trépas. Abraham s'en va donc affronter la cruauté des barbares; mais la bonté divine le sauve, et il revient avec son neveu et un riche butin. Cependant il lui reste d'autres chagrins personnels à dévorer : il est sans enfants, il n'en a point à qui transmettre son héritage. Quand vous l'entendrez exhaler ses plaintes en présence du Seigneur, et lui dire : «Que me donnerez-vous ? Hélas ! je meurs sans enfants !» (Gen 15,2) ne croyez pas qu'il exprime là une peine récente. Cette sollicitude et ce tourment étaient entrés avec sa fiancée dans la maison du juste : ils y étaient même entrés auparavant; car, d'ordinaire, dès que nous commençons à penser au mariage et à nous en entretenir, notre cœur est envahi par toutes les inquiétudes qu'il entraîne après lui, dont la principale, laquelle se rapporte aux enfants, à partir de ce moment ne nous laisse plus de repos. Si, le mariage célébré, la première, la seconde ou la troisième année ne justifient pas notre attente, notre douleur redouble et nos espérances perdent beaucoup de leur vivacité. Un temps plus long s'écoule-t-il de même ? alors elles s'évanouissent entièrement, la douleur enveloppe notre âme d'un sombre nuage qui obscurcit ses plus grandes joies et qui la rend insensible. Par conséquent, alors même qu'Abraham n'eût éprouvé aucune de ces afflictions, alors même que tout eût répondu à ses désirs, le chagrin de n'avoir pas d'enfants survenant au milieu de ces événements eût suffi pour obscurcir son cœur et en fermer l'accès à la joie. Il était arrivé à une vieillesse déjà très avancée, et les lois de la nature lui interdisaient tout espoir, lorsque Dieu lui fit sa promesse; en sorte que, durant les années précédentes, il n'avait jamais cessé de s'affliger et de gémir, et que plus ses richesses augmentaient, plus il souffrait de n'avoir pas d'enfant auquel il pût les transmettre en héritage.

Que ne souffrit-il pas quand il entendit ces paroles : «Ta postérité habitera dans une terre étrangère, on la réduira en esclavage, elle sera persécutée et humiliée pendant quatre cents ans ?» (Gen 15,13) Et son épouse, qui exige de lui qu'il prenne son esclave, et qui, ayant été obéi, ne lui ménage ni accusation ni reproche, invoque Dieu contre lui et le force de renvoyer la femme qui avait partagé sa couche et qui devait lui donner un fils, ne le remplit-elle pas d'une peine extrême ? Si ces choses paraissent à quelqu'un sans importance, qu'il songe aux familles entières que ces mêmes choses ont perdues sans retour, et il admirera la conduite du juste. Quoique la crainte de Dieu lui fit supporter généreusement ces chagrins, il était homme cependant, et il en ressentait l'aiguillon et les déchirements. L'esclave rentre bientôt dans la maison de son maître, elle met au monde un fils, cet Abraham devient père après une si longue attente. Cet événement lui causa sans doute de la joie, mais il lui causa encore plus de peine. Ce fils illégitime, en réveillant en son cœur la pensée d'un fils légitime,

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

lui en inspirait plus vivement le désir. Les mots : «Celui-là n'aura pas ton héritage, mais celui qui sortira de toi,» (Gen 15,4) concernaient uniquement à ce qu'il croyait, Ismaël; il n'avait point été fait mention de Sara. Lorsque ensuite Isaac lui eut été formellement promis, et que le temps de la naissance eut été déterminé, avant qu'il goûtât la douceur de ces espérances, la ruine de Sodome vint le remplir d'une sombre tristesse. Certainement cette catastrophe affligea beaucoup le saint patriarche, comme le prouvent le langage et les supplications qu'il adressa au Seigneur en faveur des malheureux Sodomites. A la vue de cette pluie épouvantable qui tombait du ciel, et qui réduisit sur-le-champ toutes choses en poussière et en cendres, il ne fut pas à lui. Si, en apercevant au loin des maisons dévorées par l'incendie, nous sommes glacés de douleur et de crainte, que dut ressentir Abraham quand il vit des villes et des contrées entières avec leurs habitants, dévorés, non par un incendie ordinaire, mais par un incendie aussi étrange et aussi effrayant ?

Ne vous semble-t-il pas qu'il en est des douleurs de ce juste comme des vagues qui ne cessent de se succéder les unes aux autres sur la face de la mer ? De même que les premières vagues disparaissant, des vagues nouvelles dressent déjà leur crête, ainsi en a-t-il été de la vie entière de ce grand homme. Quoique le désastre de Sodome fût encore récent, le roi de Gérare voulut renouveler envers Sara la conduite de Pharaon. La femme d'Abraham se vit encore contrainte de recourir à la dissimulation, et l'attentat aurait été consommé si Dieu n'y eût mis obstacle. L'enfant de Sara vint à la lumière; la mère, l'enfant, la maison entière était dans la joie; seul Abraham, au milieu de tant de joie, ne pouvait s'empêcher de gémir, parce qu'il était obligé de chasser son esclave et son fils. Bien qu'Ismaël fût illégitime et issu d'une esclave, l'indignité de sa naissance n'amointrissait en rien la force naturelle de l'amour, et la tendresse du père n'était aucunement affaiblie par la condition servile de la mère, comme le montrèrent les faits qui suivirent. Cet homme ferme et énergique, cet homme qui se préparait à immoler de ses propres mains son fils unique, cet homme souffrit beaucoup lorsque sa femme lui imposa ce sacrifice, et il n'aurait point cédé ni obéi à Sara, quelque autorité qu'elle eût sur lui, quelques instances qu'elle y mit, si la crainte de Dieu ne l'y eût pleinement déterminé. Conséquemment, si vous entendez dire qu'Abraham renvoya Ismaël sur l'ordre du Seigneur, n'en concluez pas qu'il n'en éprouva aucune douleur, ce qui eût été impossible; admirez plutôt sa parfaite obéissance, puisque loin d'écouter les inspirations de la pitié et de résister à la volonté divine, il n'hésita pas à renvoyer la mère et l'enfant sans savoir où ils porteraient leurs pas, et à souffrir avec patience et courage cette épreuve si pénible à son cœur, car il n'était point au-dessus de la nature.

9. Voici maintenant ce qu'il eut à souffrir au sujet de son fils légitime. Ne prétendez pas qu'il n'a point souffert et qu'il ne ressentit aucune des angoisses paternelles; car, en voulant exalter au delà de toute mesure sa sagesse, vous lui raviriez le plus beau de ses titres. Si des hommes qui se sont rendus coupables des plus horribles forfaits, qui ont déjà vécu de longues années, quoiqu'ils nous soient inconnus et que nous ne les ayons jamais vus, nous émeuvent de compassion et de douleur, et souvent même nous arrachent des larmes, quand soudain ils paraissent sur la place publique au moment de subir le dernier supplice; un père qui reçoit l'ordre d'immoler de ses propres mains et de livrer à la flamme du sacrifice son fils unique et chéri, cet enfant qu'il avait eu contre toute espérance, après une si longue attente, dans une vieillesse avancée, circonstances qui redoublaient la vivacité de la douleur, resta-t-il étranger aux sentiments de la nature humaine ? Parler ainsi, n'est-ce pas avancer la chose du monde la plus ridicule ? Eût-il été de pierre, de fer, de diamant, Abraham pouvait-il bien n'éprouver aucune émotion à l'aspect de la beauté de son fils (il était à la fleur de l'âge), à la vue de la sagesse et de la piété que respiraient ses paroles ? Il demandait à son père : «Voilà le bois et le feu; où est la victime ?» On lui répond : «Dieu pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste, ô mon fils;» (Gen 22,7) et il n'en demande pas davantage. Son père le lie, et il ne fait aucune résistance; il est étendu sur le bûcher, et il ne cherche point à fuir; le glaive brille sur sa tête, et il n'en est point effrayé. Quelle piété dans cette âme ! Quelqu'un, après cela, oserait-il soutenir qu'Abraham resta insensible à toutes ces choses ? Quand il aurait eu à immoler son ennemi mortel, est-ce que, ne fût-il qu'une bête sauvage, il aurait pu le mettre à mort sans rien éprouver lui-même ? Non, encore une fois non. N'accusez pas ce juste d'une telle cruauté. Oh ! oui, il souffrait; et il souffrait beaucoup. «Dieu, dit-il, pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste, ô mon fils !» Quelle affliction ne dénotent pas ces paroles ! Cependant, il contenait et réprimait sa douleur, et il accomplissait toutes ces choses avec l'ardeur qu'eût montrée un homme qui n'aurait eu à combattre aucun de ces sentiments.

Après ce sacrifice, car il l'accomplit assurément par le cœur, il ramena l'enfant sain et sauf à sa mère. Mais quand son fils lui est rendu, avant d'avoir pleinement savouré les joies de



la tendresse maternelle, Sara termine ses jours : nouveau sujet de douleur, et d'une douleur profonde pour Abraham. Quoiqu'il l'eût perdue à un âge avancé, il ne pouvait rester indifférent à ce malheur; cela même ne contribuait qu'à redoubler sa tristesse. Les personnes avec lesquelles on a vécu longtemps, et de l'amitié et de la vertu desquelles nous avons goûté les douceurs, nous laissent en proie aux plus vifs regrets. C'est ce que nous montre le saint patriarche par les pleurs et les gémissements qu'il répandit sur la femme qui lui était ravie. Qui pourrait énumérer, en outre, toutes les sollicitudes qu'il ressentit à l'endroit de son fils, de l'épouse qu'il fallait lui choisir, et de ses frères ? Quiconque cherchera à les apprécier à leur juste valeur, remarquera que la vie du saint patriarche a été traversée de peines et d'inquiétudes plus nombreuses que la vie de celui dont nous parlons il n'y a qu'un instant. L'Écriture n'en rapporte d'ailleurs que les parties les plus saillantes, nous laissant la tâche de rechercher tous les soucis qu'il rencontrait vraisemblablement dans sa maison, où il se trouvait en face d'une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, d'une foule d'enfants et d'une infinité de préoccupations.

Soit, direz-vous; du moins recevait-il, au milieu de ces épreuves, une grande consolation de la confiance où il était de souffrir toutes ces choses pour Dieu. – Et vous aussi vous goûterez maintenant cette même consolation. Celui qui a permis que vous fussiez en butte à cette épreuve n'est autre que Dieu. Que si les esprits mauvais n'osèrent entrer dans le corps des pourceaux sans une permission divine, à plus forte raison leur a-t-elle été indispensable pour prendre possession de votre âme si noble. De même donc que le courage et la résignation pieuse avec lesquels le saint patriarche supporta ces épreuves lui méritèrent une brillante récompense, ainsi en sera-t-il pour vous, si toutefois vous vous presérvez de tout emportement et de toute indignation, et si au contraire vous confessez, quoi qu'il arrive, avec gratitude la charité du Seigneur. C'est encore par une permission divine que Job fut si rudement éprouvé. Néanmoins, les couronnes qu'il mérita, il les dut, non point uniquement à ces épreuves, mais à la générosité avec laquelle il en soutint le choc. Si donc nous l'admirons, ce n'est pas parce que le démon le déposséda de ses biens, mais parce que, dans une telle extrémité, il ne commit aucun péché, pas même par ses lèvres.

10. Ayant rappelé le nom de Job, je voudrais bien parler de ses longs gémissements et de la grandeur de ses souffrances. Dans la crainte pourtant de trop reculer les limites de ce discours, je reviens à Isaac. Si vous désirez vous rendre un compte exact des épreuves de ce saint homme, prenez son histoire entre vos mains, plongez du regard au fond de l'abîme de ses malheurs, et vous y trouverez un puissant adoucissement à vos maux. Plus ce juste

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

l'emporte sur nous en vertu, plus laborieux furent les combats qu'il eut à soutenir; et, en effet, l'esprit pervers s'acharna contre lui avec une rage particulière. A la vérité, il faut juger la vertu non par la mesure des épreuves, mais par la qualité des actions. Ainsi, alors même que vous livreriez en ce moment un moindre combat, vous pourrez toujours mériter les mêmes couronnes. Le serviteur qui gagna deux talents, fut aussi bien récompensé que le serviteur des cinq talents. Pourquoi cela ? Parce que s'il n'avait point gagné autant, il avait montré autant de bonne volonté; et c'est pour cela qu'ils partagèrent l'un et l'autre les mêmes honneurs : «Entrez, leur fut-il dit, dans la joie de votre maître.» (Mt 25,21)

Qu'advint-il donc à Isaac ? Il ne fut pas forcé, comme son père, d'entreprendre un long voyage, d'abandonner la terre natale; mais il éprouva, aussi bien qu'Abraham, la plus rude des afflictions, la crainte de n'avoir pas de postérité. Quand la prière l'eut affranchi de cette crainte, il en éprouva une autre plus vive encore; car il y a une grande différence entre trembler sur la stérilité d'une épouse et trembler sur la vie de la mère. Les souffrances qui déchiraient les entrailles de Rebecca étaient si cruelles que la vie lui semblait plus amère que la plus affreuse mort : «Si cela devait m'arriver, s'écriait-elle, pourquoi ai-je vécu ?» (Gen 25,22) Isaac eut également à souffrir de la disette : s'il ne descendit pas en Egypte comme son père, il ressentit les angoisses qu'Abraham avait ressenties, et peu s'en fallut qu'il ne fût privé de son épouse. Tandis que les peuples voisins respectaient son père, ils le traitaient comme un ennemi, ne lui permettaient pas de recueillir le fruit de ses travaux, et, le mettant dans un pressant embarras, ils profitaient effrontément de ses labeurs. Lorsque ses ennemis lui eurent donné leur amitié, et que ses enfants eurent atteint l'âge d'homme, en ce temps où il ne s'attendait qu'à des consolations et qu'à voir sa vieillesse honorée, il tomba dans la plus triste affliction. Son fils aîné ayant pris des femmes étrangères contre la volonté de son père le navre de chagrin, et par cette désobéissance et parce qu'il introduit la division et les querelles sous le toit domestique. Ces femmes causaient mille douleurs à leur beau-père et à leur belle-mère. Sans entrer dans aucun détail, l'Écriture les résume en un seul mot et dit : «Elles étaient en dispute continuelle avec Rebecca.» (Gen 26,35) Laissons aux personnes qui ont une famille et des enfants déjà mariés le soin de comprendre la portée de cette parole. Elles savent, ces personnes, mieux que qui que ce soit, combien est déplorable la mauvaise intelligence d'une belle-mère et de sa bru, surtout lorsqu'elles habitent ensemble.

Cette affliction était continuelle pour Isaac et Rebecca. A ces maux cependant s'en joignit un autre, la cécité, mal dont ceux-là seuls connaissent la grandeur qui l'ont éprouvé. Après cela, lorsqu'il donne sa bénédiction, il est induit en erreur sur son enfant, ce dont il fut tellement affligé qu'il se plaignait encore plus amèrement que la victime de cette tromperie, et qu'il s'excusa auprès de son fils, disant qu'il ne l'avait pas volontairement frustré, mais parce qu'il avait été lui-même trompé. Ces événements rappellent une tragédie bien connue et renouvellent l'histoire des jeunes Thébains, enfants d'œdipe. Enhardi par l'âge et la cécité de son père, Esaü oblige son jeune frère à s'éloigner de la maison paternelle. S'il ne le tua pas comme le fit le prince thébain, ce fut grâce à la sagesse de la mère : du reste, il l'en menaça, et il attendait pour exécuter son dessein la mort de son père. La mère l'ayant appris, en parla au père et déjoua la fureur de son fils. Ainsi les voilà forcés de montrer le chemin de l'exil à celui de leurs enfants qui avait pour eux le plus d'égards et le plus de déférence, et de conserver auprès d'eux celui qui, selon le langage de Rebecca, leur rendait l'existence pénible et insupportable. Lorsque l'enfant qui avait grandi dans la maison paternelle, et qui dans sa simplicité n'avait jamais cessé de l'habiter, et ne s'était jamais éloigné de sa mère, les eut quittés, qu'elles durent être les larmes et les lamentations de Rebecca, poursuivie par le souvenir de son fils, et ayant devant les yeux un époux que l'âge et l'infirmité rendaient semblable à un cadavre ! A quelle douleur dut être livré de son côté ce vieillard, qui avait à pleurer à la fois et les malheurs de son épouse et ses propres malheurs ! Et lorsque Rebecca fut au moment de rendre le dernier soupir, quelles furent ses paroles, quels furent les cris de son âme ! N'aurait-elle pas ému les rochers eux-mêmes, lorsqu'elle cherchait vainement autour d'elle son fils en pleurs, et qu'elle ne l'apercevait pas lui fermant les yeux, la couvrant de caresses, la serrant dans ses bras, lui donnant en un mot tous ces témoignages d'affection qui sont plus douloureux pour des parents que la mort même ! Et Isaac, qu'éprouvait-il en présence de son épouse expirante; qu'éprouvait-il après qu'elle eut expiré ?

11. Telle a été l'existence de ce juste, dont la félicité nous paraissait si remarquable. Quant à l'existence de Jacob, il n'est pas besoin de longues recherches, et il suffit de ses propres paroles pour montrer ce qu'elle a été. Il disait un jour à Pharaon : «Mes jours ont été en petit nombre et mauvais, et ils n'ont point égalé les jours de mes pères.» (Gen 47,3) Ce qui revient à dire : Ma vie a été courte et fertile en douleurs. Mais, sans recourir à cette

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

déclaration, les malheurs de ce patriarche sont si éclatants que très peu de gens les ignorent. Si son aïeul dut entreprendre un long voyage, il le fit au moins sur l'ordre de Dieu, ce qui devenait pour lui une source abondante de consolations. Mais Jacob dut fuir pour se soustraire aux embûches d'un frère qui voulait répandre son sang. Abraham n'eut jamais à souffrir la privation du nécessaire; mais Jacob en était réduit à ne désirer qu'une seule chose, un peu de pain et un vêtement. Échappé sain et sauf aux dangers de la route, et arrivé chez ses proches, il est obligé de servir les autres, lui qui avait été élevé au sein de l'abondance. Vous le savez, la servitude, quelle qu'elle soit, est amère; mais lorsqu'un homme en est réduit à remplir auprès de ses égaux le rôle de serviteur, sans avoir jamais fait l'expérience de cette condition, ayant au contraire passé ses premières années dans une liberté complète et dans la possession de tout ce qu'il pouvait désirer, alors la servitude devient un intolérable fardeau. Néanmoins Jacob le porte avec courage. Écoutez-le raconter lui même les épreuves de sa vie de pasteur : «Je réparais, dit-il, à mes propres dépens les larcins du jour et les larcins de la nuit : le jour, j'étais brûlé par la chaleur, la nuit, j'étais glacé de froid; le sommeil fuyait loin de mes paupières; et j'ai enduré cela durant vingt ans.» (Gen 39,41)

Voilà ce qu'eut à souffrir ce juste, qui avait vécu jusque-là à sa guise, et qui n'avait jamais quitté sa Camille. Et après ces ennuis, après ces sacrifices, après une longue attente, il est indignement trompé au sujet de son épouse. Abstraction faite des sept années qu'il passa au service d'un autre, de ses souffrances, dont il se plaignait à son beau-père, de l'amour qu'il ressentait pour la jeune fille, est-ce que ce seul affront de lui donner la moins belle des deux sœurs, quand la plus belle lui avait été promise, ne suffisait pas pour ouvrir son âme à l'agitation, à l'indignation et à la tristesse ? Si cela fût arrivé à un autre, il n'eût point enduré avec autant de patience cet outrage; il aurait porté la ruine dans la maison de ses perfides maîtres, et il se serait immolé sur leurs cadavres. La longanimité et la douceur de Jacob ne lui permirent rien de semblable; il n'en eut même pas la première pensée. On exige de lui sept autres années de service, et il s'exécute sans réclamation, tant il était bon et flexible. Que si vous représentez son amour pour Rachel comme venant à l'appui de sa bonté, vous affirmez par cela même l'excessive tristesse dont il devait être accablé. Songez à ses tourments lorsqu'on lui refusa celle qu'il aimait tant, lorsqu'au moment où il croyait lui être uni, il est forcé de subir encore un nouveau délai de sept années, de braver encore pendant ce temps le froid, le chaud, de passer les nuits sans sommeil et de faire de continuels sacrifices.

On lui donna cependant enfin Rachel; mais sa vie chez son beau-père n'en fut pas moins triste et pénible : il fut en butte à l'envie; on lui fit tort une seconde fois sur ce qui lui était dû, au point qu'il le reprocha ouvertement à son beau-père et qu'il lui dit : «Vous m'avez trompé de dix agneaux.» (Gen 31,41) Au beau-père se joignaient ses beaux-frères, qui étaient encore plus furieux contre lui. Mais voici une chose encore plus affligeante : Son épouse bien-aimée, celle pour laquelle il avait consenti à servir quatorze années, était inondée de tristesse à la vue de la fécondité de sa sœur, et de sa stérilité sans espoir; sa douleur avait atteint un tel excès, qu'elle accablait de reproches et de duretés son mari, qu'elle menaçait de se donner la mort si elle ne devenait mère : «Donne-moi des enfants, lui disait-elle, autrement je mourrai.» (Gen 30,11) Quelle joie pouvait goûter Jacob, lorsque sa bien-aimée éprouvait de si cruels chagrins, lorsque ses beaux-frères ne cessaient de machiner et d'employer toute sorte de moyens pour le réduire à une complète indigence ? Si, quand on nous frustre des biens qui ont été donnés à nos épouses et qui ne nous ont coûté aucune sueur, nous en ressentons un vif chagrin, Jacob, qui se voyait menacé de perdre les biens qu'il avait à grand peine amassés, comment y fût-il resté insensible ?

Ayant donc compris avec quelle malveillance et quelle envie il était regardé, il s'y déroba secrètement par la fuite. Quelle condition malheureuse ! Le voilà également forcé de sortir et de la maison paternelle et de la maison de l'étranger, avec beaucoup de craintes et beaucoup de périls, et de tomber à deux reprises dans le même gouffre du malheur. Pour fuir son frère, il se réfugie chez son beau-père; pour fuir son beau-père, il ne peut éviter d'affronter son frère, accomplissant ainsi le mot du prophète Amos sur le jour du Seigneur : «Tel on voit un homme, pour se soustraire à un lion, rencontrer un ours, puis entrer dans sa maison, appliquer sa main contre la muraille et être mordu par un serpent.» (Amos 5,19) Comment faire comprendre la frayeur dont il fut saisi quand Laban l'eut atteint, ses soucis durant le voyage, quand il amenait avec lui ses enfants et des troupeaux aussi nombreux ? Au moment de se trouver face à face avec son frère, n'éprouva-t-il pas ce qu'éprouvaient, au dire des poètes, ceux qui voyaient la tête de Gorgone ? Son état ne rappelait-il pas exactement celui d'un homme qui marche à la mort ? Prêtez l'oreille à ses paroles, et vous saurez quel feu ardent dévorait son âme : «Ô mon Dieu, disait-il, délivrez-moi des mains d'Ésaü mon frère;

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

car je crains vivement qu'il ne vienne frapper la mère avec les enfants. Vous m'avez dit : Je te comblerai de biens.» (Gen 32,11) Quelle paix eût été compatible avec cette frayeur, alors même qu'il eût vécu précédemment dans un calme sans trouble ? Mais sa vie entière, depuis le jour où il reçut à demi-mort de crainte la bénédiction paternelle, avait été au contraire tissu de malheurs et de dangers. Cette frayeur s'était si fort emparée de lui que, même après son entrevue avec son frère, quoiqu'il eût été reçu par Ésaü avec affection et bonté, il ne pouvait renaître à la confiance et mettre un terme à ses angoisses. Ésaü le pressant devenir avec lui, il cherchait à se séparer d'Ésaü, comme s'il avait eu à se séparer d'une bête féroce, et il appuyait sa demande de ces raisons de circonstance : «Tu sais, mon seigneur, que mes enfants sont bien faibles encore, que plusieurs de mes brebis et de mes vaches sont pleines : si je les presse trop, mes troupeaux périront en un jour. Que mon seigneur passe devant son serviteur, et je le suivrai peu à peu, comme mes enfants le pourront, jusqu'à ce que j'arrive chez mon seigneur en Séir.» (Gen 33,13-14)

A peine respirait-il, au sortir de ces dangers, qu'il est encore plongé dans une crainte plus grave. Lorsque sa fille lui eut été ravie, il souffrit d'abord beaucoup de l'outrage fait à cette enfant; mais le fils du roi ayant adouci sa douleur par la promesse de l'épouser, et Jacob ayant approuvé avec bonheur cette proposition, Lévi et ses compagnons violent ce contrat, exterminent les habitants de la ville et jettent le saint patriarche dans une frayeur qui l'oblige à quitter cette contrée pour se soustraire aux ennemis qui allaient se lever autour de lui. «Jacob, lisons-nous dans l'Écriture, dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez rendu odieux et injuste aux yeux de tous les habitants de cette terre des Chananéens et des Phérézéens. Nous sommes en petit nombre; ils s'assembleront contre moi et m'accableront, et je périrai moi et toute ma maison,» (Gen 34,30) Et certainement les peuples voisins les auraient tous massacrés, si Dieu, dans sa bonté, n'eût calmé leur courroux et n'eût mis une limite à ces maux. «La crainte de Dieu, dit l'historien sacré, envahit toutes les cités environnantes, et ils ne poursuivirent pas les enfants d'Israël.» (Gen 35,5)

Une fois qu'il fut débarrassé de ces sollicitudes, qu'arriva-t-il ? le calme se rétablit-il pour Jacob ? Hélas ! c'est alors que ses malheurs sont à leur comble, et qu'un trépas violent, prématuré, lui arrache son épouse de prédilection. « Rachel sentit les douleurs de l'enfantement, et elle se trouva en grand danger. Et tandis qu'elle souffrait, la sage-femme lui dit : Ne craignez rien, car vous avez un fils. Son âme étant près de la quitter à cause de sa douleur, car elle se mourait, elle l'appela d'un nom qui signifiait *le fils de ma douleur*.» (Gen 35,18) La douleur de Jacob était encore dans toute sa force lorsque Ruben l'aggrava en souillant la couche paternelle : à quoi le saint patriarche fut si sensible qu'il maudit son fils sur son lit de mort, en ce moment où les parents témoignent le plus de tendresse envers leurs enfants, et qu'il le maudit quoiqu'il fût l'ainé, ce qui n'est pas un titre ordinaire à l'amour des parents; mais toutes ces considérations faillirent devant l'excès de la douleur de Jacob. Il appela son fils et lui dit : «Ruben, tu es mon premier-né, ma force et le commencement de ma postérité; tu as porté haut ton audace et ton orgueil; tu m'as outragé, et tu ne croîtras pas comme l'eau. Tu es monté sur le lit de ton père, et tu as souillé la couche sur laquelle tu es monté.» (Gen 49,3)

Quand l'enfant de son épouse chérie fut devenu grand, et qu'il s'apprêtait à trouver en lui une consolation au chagrin que lui avait causé la mort de Rachel, cet enfant devient pour lui le sujet de nouvelles douleurs. Ses frères teignent de sang sa tunique, et la montrant à son père, mettent le deuil dans son âme. Ce n'était pas seulement la mort de son fils que Jacob pleurait, mais la nature de sa mort. Bien des choses remplissaient son cœur d'amertume. Cet enfant qu'il avait perdu était l'enfant de sa bien-aimée; il était beaucoup plus aimable que ses frères; c'était celui qu'il aimait le plus; il était à la fleur de l'âge lorsque, chargé d'une mission par Jacob lui-même, il était mort, non point dans sa famille, non point sur sa couche, non point sous les yeux de son père, non point après avoir échangé avec lui d'affectueuses paroles, non point d'une mort ordinaire, mais déchiré par la dent cruelle des bêtes féroces, en sorte qu'il était interdit au saint patriarche de recueillir ses misérables restes et de les confier à la terre. Et puis, ce malheur venait l'accabler, non à l'âge de la jeunesse et de la force, mais dans son extrême vieillesse. C'était vraiment à fendre le cœur de voir Jacob souiller de poussière ses cheveux blancs, déchirer sa robe, mettre à nu sa poitrine. de vieillard, et se répandre en gémissements qui excluaient toute consolation: «Il mit en pièces ses vêtements, entoura ses reins d'un cilice, et il pleura son enfant plusieurs jours. Ses fils et ses filles se réunirent tous et vinrent pour le consoler; et il refusa toute consolation, disant : Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au tombeau.» (Gen 37,33-34)

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

Comme si son âme ne dût être jamais entièrement sans douleur dès que cette blessure commençait à se cicatriser, une famine qui se déclara dans toute la contrée vint ajouter à sa désolation. Ses enfants, à leur retour de l'Égypte, tout en apportant un remède à ce fléau, y mêlèrent en même temps un autre sujet de peine, et la joie d'échapper aux horreurs de la famine fut obscurcie par l'absence de son enfant. Ce n'est pas tout encore : on exige de lui qu'il livre Benjamin, le seul gage qui le consolât et de la mort de son épouse et du sort cruel de Joseph. A cette raison de garder auprès de lui Benjamin se joignait celle de l'âge et de la manière dont il l'avait élevé : «Non, répondit-il à ses fils, mon enfant ne descendra pas avec vous; car son frère est mort; il a été laissé seul; il tomberait peut-être malade dans ce voyage que vous allez faire, et vous conduiriez mes cheveux blancs avec douleur au tombeau.» (Gen 42,38) D'abord il refuse pour tous ces motifs, et il affirme qu'il ne livrera jamais son enfant; mais la famine redoublant de violence, et la nécessité devenant extrêmement pressante, il s'écrie accablé de chagrin : «Pourquoi m'avez-vous rendu malheureux en déclarant à cet homme que vous aviez encore un frère ?» (Gen 43,6) Dans ces angoisses plus cruelles que toutes les autres, il laisse échapper ces mots empreints de la plus vive désolation : «Joseph n'est plus, Siméon n'est plus; et vous me prendriez Benjamin ! Hélas ! tous les maux ont fondu sur moi !» Il exprimait de cette manière sa douleur de voir que, déjà privé de Joseph et de Siméon, il était menacé de perdre Benjamin, et il montrait qu'il était prêt à tout souffrir plutôt que de se séparer de son enfant. Vaincu pourtant à la fin, il le remet entre leurs mains avec ces recommandations : «Prenez votre frère, partez et allez vers cet homme. Que mon Dieu vous fasse trouver grâce en sa présence, afin qu'il renvoie avec vous votre frère qui est prisonnier et Benjamin. Pour moi, je suis désormais comme privé d'enfants; désormais je n'ai plus d'enfants.» (Gen 43,13-14)

Ainsi, les douleurs fondaient de toutes parts sur le saint patriarche, ses entrailles étaient déchirées, ses enfants lui étaient ravis un à un, et ses maux croissaient toujours en étendue; car l'affliction qu'il ressentait en cette dernière circonstance, surpassait l'affliction qu'il avait éprouvée à l'occasion de Joseph. Tout malheur irréparable, quoiqu'il soumette l'âme à de cruelles tortures, ne la tourmente pas longtemps toutefois, parce qu'il réduit la raison à l'impuissance. Un malheur suspendu sur nos têtes au contraire ne nous laisse point un moment de repos; l'incertitude de l'avenir ne cessant d'entretenir et d'augmenter nos angoisses. Nous en trouvons un exemple dans le bienheureux David. Tant que son fils vivait, il pleurait sur lui; dès qu'il fut mort, sa douleur arriva à son terme. Comme ses serviteurs en étaient surpris et qu'ils lui en demandaient la cause, il leur donna la même raison que je viens de donner moi-même. C'est donc à bon droit que Jacob était pénétré de frayeur et de crainte au sujet de ses enfants.

Mais est-ce que la présence et la vue de Joseph qu'il avait tant désirées ne lui rendit pas le bonheur ? – Et quelles en furent les conséquences ? De même que l'on cherche vainement à soustraire des membres aux flammes qui les dévorent, lorsqu'elles sont trop ardentes, de même rien n'était capable de charmer cette âme qui s'était, en quelque façon, identifiée avec la douleur et que le chagrin avait brûlée trop profondément; d'autant plus que le sentiment de la joie était déjà en elle bien émoussé. Berzellaï disait au roi David pour s'excuser de ne pas le suivre : «En quel nombre sont les jours de ma vie pour monter avec le roi à Jérusalem ? J'ai aujourd'hui quatre-vingts ans; puis-je discerner ce qui est agréable de ce qui ne l'est pas ? Puis-je trouver de la saveur à ce que je mangerai ou à ce que je boirai ? Puis-je écouter la voix des musiciens et des musiciennes ? Pourquoi votre serviteur serait-il à charge au roi mon seigneur ?» (II Roi 29,34-35) Mais pourquoi invoquer le témoignage d'autrui, lorsque nous avons celui du saint patriarche lui-même. Interrogé sur son âge par Pharaon, après avoir reçu son fils, il répondit : «Mes jours sont courts et mauvais, et ils n'ont point égalé les jours de mes pères,» (Gen 47,9) tant ses épreuves passées étaient vivantes dans sa mémoire !

12. Au reste, son illustre et glorieux enfant; Joseph, quels malheurs n'égalait-il pas par ses propres malheurs ? Son père n'avait vu qu'un frère unique le poursuivre de sa haine; presque tous ses frères, d'ailleurs très nombreux, haïssent et persécutent Joseph. Jacob avait du moins passé ses premières années dans le repos et l'abondance; Joseph est emmené encore enfant dans une terre étrangère, et contraint de braver les fatigues d'un long voyage. Auprès de Jacob veillait sa mère, qui déjouait les manœuvres de l'envie; mais Joseph, à peine adolescent et à l'âge où les soins de sa mère lui étaient les plus utiles, est arraché à cette tendre mère et ne saurait plus compter sur son secours. De plus Esaü n'alla pas, dans son ressentiment contre Jacob, au delà des menaces. Les frères de Joseph mirent à exécution leur envieux dessein, et avant de le vendre, ils ne cessèrent de le haïr ou de le calomnier. Quoi de

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

plus douloureux que d'avoir pour ennemis ceux avec lesquels on habite ? «Et ils l'accusèrent d'un crime affreux, et voyant que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants, ils se mirent à le haïr et ils ne purent plus désormais lui dire une seule parole pacifique.» (Gen 37,1-4) Il fut moins malheureux entre les mains des marchands et de l'eunuque de Pharaon, car ils le traitèrent avec plus d'humanité que ses frères. Cependant cette tempête de douleurs fut loin de se calmer; une épreuve encore plus violente se déchaîna contre Joseph et l'abîma dans la tristesse. Peut-être supposera-t-on que je parle en ce moment du piège que lui tendit une femme; mais non, il est une autre épreuve à mon avis beaucoup plus cruelle. Sans doute il fut pénible et très pénible, pour un enfant de condition libre, de noble race et qui n'avait jamais fait une semblable expérience, d'être calomnié de la sorte, d'être condamné et de subir une captivité si longue; mais je regarde comme beaucoup plus terrible la tempête que sa jeunesse déchainait contre lui. S'il eût repoussé l'amour de cette femme, sans ressentir en aucune façon les ardeurs de la concupiscence, je l'exalterais peu et je l'admèrerais médiocrement, moi qui adhère pleinement à la doctrine du Christ. Le divin Maître déclara dignes du royaume des cieux, non les eunuques ordinaires, mais les eunuques volontaires. Or si Joseph n'avait point été de ces derniers, quelle victoire aurait-il remportée; de quel ennemi aurait-il triomphé ? Comment serait-il proclamé vainqueur du combat, s'il n'avait eu à lutter contre aucun adversaire, ni à repousser ses attaques ? Nous n'allons pas vanter la continence de ceux qui s'abstiennent de tout commerce avec les animaux, parce que cette concupiscence n'est point enracinée dans notre nature. Si donc ce bienheureux jeune homme n'a rien eu à souffrir des ardeurs de ce foyer, pourquoi admirerions-nous sa chasteté ? Que si, dans le temps où cette flamme brûle avec le plus de violence, car il avait atteint environ sa vingtième année; en ce temps où sans être eu rien attisée, cette passion exerce une tyrannie intolérable, une femme éhontée s'efforce de séduire ce jeune homme, ajoutant, par ses voluptueux atours au feu qui le dévorait, autant de force qu'il en avait déjà par lui-même; comment dépeindre les orages, le trouble, les angoisses de cette âme soulevée au dedans par l'âge et la nature, tourmentée au dehors par les manèges séducteurs de l'Égyptienne; et cela, non pas seulement un jour ou deux, mais durant un très-long temps ? Pour moi d'ailleurs, je n'hésite pas à croire que s'il tremblait pour lui-même, il tremblait aussi pour cette infortunée qui courait avec tant de précipitation au devant de l'abîme. On le voit par la modestie des termes de sa réponse. Certes, il aurait eu le droit, s'il l'eût voulu, de lui parler avec mépris et audace; langage que cette malheureuse eût patiemment enduré à cause de son amour. Mais il ne dit, il ne pense même rien de pareil : il ne lui soumet que des considérations respectueuses par lesquelles il espérait l'émouvoir, et il n'ajoute rien autre chose. «Voilà, lui dit-il, que mon maître comptant sur moi ignore tout ce qu'il a dans sa maison. Tout ce qui lui appartient, il l'a remis entre mes mains, et il n'y a rien dans sa maison que je ne possède aussi bien que lui; il n'y a rien qu'il n'ait rangé sous ma puissance, hormis vous, parce que vous êtes son épouse. Et comment donc pourrais-je faire ce mal et pécher devant mon Dieu ?» (Gen 39,8-9)

Malgré une modestie aussi admirable et une telle épreuve de chasteté, Dieu permit qu'il fût victime de la calomnie. On le charge de fers et il ne dénonce pas pour cela les manœuvres corruptrices et l'accusation calomnieuse de sa maîtresse. Le Seigneur lui préparait une plus belle récompense et de plus brillantes couronnes; aussi, tandis que les officiers du roi étaient mis en liberté, Joseph demeura dans son cachot. Ne me représentez pas l'humanité du gouverneur de la prison; pesez plutôt les paroles du saint jeune homme, et vous verrez la douleur qui remplit son âme. Lorsqu'il eut expliqué son rêve au grand échanson, il lui dit : «Au moins souvenez-vous de moi, quand vous serez dans la prospérité; faites-moi miséricorde, et suggérez à Pharaon de me délivrer de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et j'ai été plongé innocent dans cet obscur cachot.» (Gen 40,14-15) Bien qu'il se résignât sans peine à sa captivité, toutefois la société dans laquelle il vivait, société composée d'hommes qui avaient violé des tombes, de voleurs, de parricides, d'adultères, de meurtriers et autres gens de même espèce, dont ce lieu était rempli, lui pesait plus lourdement que tout le reste. Ce qui ne lui causait pas moins de peine et d'affliction était de voir un grand nombre de prisonniers se consumer en plaintes et en regrets inutiles. L'esclave de Pharaon fut pourtant délivré, ce qui excitera sans doute vos plaintes, et ce jeune homme de condition libre resta dans les horreurs de ce séjour. Parlez-vous ensuite de sa grandeur; vous rappellerez par cela même des soucis, des veilles et des occupations incalculables : toutes choses dans lesquelles ceux qui recherchent une vie calme et tranquille ne trouveront rien moins que du plaisir.

Au surplus, s'il survenait à ces saints personnages un événement favorable, il faut se souvenir que la voie du royaume des cieux n'était pas aplanie, et que la promesse des biens à venir n'était point encore manifeste. Mais aujourd'hui que des biens sans mesure sont offerts à

DEUXIÈME EXHORTATION A STAGIRIUS

notre espérance, que la promesse en est certaine et formelle, qui oserait s'affliger, je vous le demande, de ne jouir en cette vie d'aucune prospérité, et même qui attacherait une valeur réelle aux biens de la terre, après avoir contemplé les biens à venir ? Qu'elle serait misérable une âme qui, tout en nourrissant l'espérance de s'envoler prochainement aux cieux, rechercherait les satisfactions d'ici-bas, et un bonheur pareil à une ombre ? «Vanité des vanités, s'écrie le sage; tout n'est que vanité.» (Ec 1,2) Si l'homme qui a le mieux connu les plaisirs de cette vie, les a flétris par cette sentence, à plus forte raison devons-nous partager les mêmes sentiments et le même mépris, nous qui n'avons rien de commun avec la terre, qui possédons le titre de citoyens du ciel et auxquels il est ordonné d'y habiter entièrement par nos pensées.